

Le fonctionnement de l'armée rouge en 1951 [fin]

Autor(en): **Hart, M.E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **97 (1952)**

Heft 2

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-348470>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le fonctionnement de l'armée rouge en 1951

(Fin)

III. LE SYSTÈME DES COMMISSAIRES POLITIQUES

Dans le monde occidental, l'armée et les services gouvernementaux sont généralement fiers de déclarer qu'ils n'ont rien à faire avec la politique, car dans le monde démocratique tel que nous le connaissons, la « politique » sous-entend les partis, leur appartenance, et les opinions opposées. Si l'on veut essayer de comprendre la constitution, les rouages et la direction des forces armées soviétiques, il faut admettre un système en contraste absolu avec le système occidental. En Russie, l'armée est la manifestation du parti unique sur le plan militaire. L'instrument principal du gouvernement dans ce système est le commissaire politique ou politrouk, qui fit son apparition dans l'armée révolutionnaire de Léon Trotzky où ces fonctionnaires furent nommés en premier lieu dans la Garde Rouge de 1917.

Le commissaire politique garantit aux dirigeants du Kremlin la dépendance politique des forces armées. Le politrouk reçoit un rang militaire régulier égal à celui de l'officier commandant l'unité. En ce qui relève des décisions, c'est lui qui a le pas sur son collègue militaire.

Il est significatif de voir qu'en dernier ressort le politrouk est responsable devant le chef suprême de la police secrète soviétique, Lavrenti Béria qui surveille l'activité du moindre

de ses commissaires. Or Béria n'est responsable que devant Staline.

La carrière du politrouk commence lorsque celui-ci est Komsomol ou membre des jeunesses du parti. Ce stage lui sert de service militaire. C'est pendant cette période qu'il suit un certain nombre de cours spéciaux d'instruction sur la discipline du Parti. Ce stage terminé, il est nommé dans un groupe avec le rang de Pompolitrouk. Là, il assume immédiatement la supervision des activités de l'officier qui commande le groupe, tout en surveillant de près chaque simple soldat depuis le moment où il arrive au régiment. Il est aidé dans cette tâche par un informateur ou plusieurs, recrutés parmi les simples soldats et qui lui fournissent les informations sur leurs camarades. Ces informateurs ne reçoivent pas de primes spéciales mais sont récompensés par une sorte de pouvoir supplémentaire qu'ils en retirent. Ils viennent plus généralement des organisations des jeunesses communistes. Naturellement le secret est la clé du problème, et les membres de ce conseil d'informateurs ne se connaissent pas les uns les autres. Au premier échelon, le politrouk adresse ses rapports au plus ancien de ses collègues, appelé Starchi Politrouk. Celui-ci ajoute au texte qui lui est remis ses propres observations. Tous ces rapports qui aboutiront au chef du Parti ne traitent aucunement de l'entraînement militaire, des troupes. Ils se bornent à commenter l'attitude mentale de chacune des recrues.

Les états-majors régimentaux se voient attacher des commissaires spéciaux qui contrôlent les services de l'arrière et les services du front. Ils ont à leur tête un commissaire ancien en grade, nommé Starchpolkomolmissar, dont le rang est égal à celui du colonel du régiment.

Les Q.G. de brigades, de divisions, de corps d'armée, et d'armées, ont chacun un commissaire de grade et d'importance appropriés dont le plus haut s'appelle Commissaire d'armée de premier grade, ou Armeskikomissar Piervigua Rangua.

Les Commissaires de groupes d'armée, c'est-à-dire ceux qui viennent immédiatement après Beria, s'appelle Commissaires de second grade, ou Armeskikomissar Torogua Rangua. Entre ces hommes et Beria ne se trouve qu'un seul intermédiaire ; le chef des commissaires politiques de l'armée soviétique, ou « Matchalnik Politicheskobo Upravientja ».

C'est sur le chef des Commissaires politiques que repose, après Béria, la responsabilité de tout le travail qu'implique la recherche atomique, mais sous la surveillance des gouvernements satellites, l'expansion des partis communistes étrangers, dans les pays non satellites et le fonctionnement du Kominform ou de l'Internationale communisme. Toutes ces fonctions relèvent bien sûr en ressort ultime de Béria. Il y a quelques années encore, la règle absolue voulait que le chef de la sécurité, Béria lui-même, soit aussi chef des Commissaires politiques de l'armée. Maintenant Béria, tout en gardant le contrôle suprême sur tous ces commissaires, remet la majeure partie de son pouvoir exécutif à son assistant dont le nom est tenu rigoureusement secret.

Pendant la dernière guerre mondiale, le bruit se répandit que le système des commissaires politiques avait été aboli. C'était inexact. Ce système demeurait. Il est aujourd'hui plus rigoureux que jamais.

Le plus grand succès dont puissent se prévaloir les Commissaires politiques fut la découverte et l'arrestation des officiers généraux impliqués dans la conspiration de 1936-37, lorsque le maréchal Toukatchevski ainsi que vingt autres généraux et des quantités d'officiers de rang moindre furent accusés, condamnés, et exécutés. L'avocat général était alors Vichinski qui aujourd'hui occupe la position plus éminente de ministre des Affaires étrangères de l'U.R.S.S.

Le politrouk n'est pas en fait cantonné dans son rôle d'espion et d'informateur. Il est également un officier tout à fait capable de conduire un groupe au combat. Le nombre de ceux d'entre eux qui furent tués pendant la dernière guerre

atteste de leur qualité militaire. En outre, bien que le commissaire ne soit pas théoriquement un officier de renseignements, il prête la main à cette besogne. Il doit également surveiller le niveau du moral ou de la morale et faire appliquer par chaque homme ces directives.

Enfin, il joue le rôle de censeur et contrôle chaque nouvelle parvenant au soldat en provenance de sa famille. Le pouvoir du Commissaire politique sur la vie des soldats de son unité est sans limite. Excepté lorsque leurs supérieurs politiques interviennent. A l'origine nommés pour surveiller les officiers venus des rangs tsaristes et entrés au service des Gardes rouges, les commissaires appliquent le principe de méfiance envers tout le monde. Ils peuvent décider de la vie et de la mort de chaque individu dans leur groupe et en usent à la manière des centurions de l'ancienne Rome. Ils ont la permission d'exécuter un homme et même un officier sur place, bien qu'en temps de paix ils préfèrent avoir recours à la méthode moins immédiate, consistant à envoyer ces « caractères rebelles » dans un camp de détention. Cette mesure est aussi redoutée que le revolver Nagan, cette arme de gros calibre que le commissaire porte à la ceinture. Le nombre de commissaires en service actif est estimé à l'heure actuelle à 30 000. Ne figurent pas dans ce chiffre les commissaires étrangers qui exercent des fonctions semblables dans les armées de pays satellites.

IV. LE DISPOSITIF DES TROUPES SOVIÉTIQUES

Le commandant suprême des Forces armées de l'U.R.S.S. est le maréchal Staline. Son commandement a toujours été cependant nominal. Il l'est plus particulièrement depuis la nomination du maréchal Vassilievski au poste de ministre de la Défense, il y a deux ans. Cet officier, qui approche de la cinquantaine, représente pour Staline le type idéal du chef militaire. Il n'a aucune ambition politique. En outre il a

prouvé sa valeur comme chef d'état-major général dès l'âge de 40 ans. Son aspect n'a rien de très particulier, sinon qu'il ressemble plus à un acteur américain qu'à un maréchal soviétique. Sa passion préférée est le cinéma puis les échecs.

Sous les ordres du ministère de la Défense travaillent deux officiers importants, le premier doit occuper le poste de chef d'état-major général. Mais il est à présent vacant depuis que le colonel Chtomenko a quitté ce poste pour prendre le commandement du « front sud ». L'autre est le chef des forces de terre ; le maréchal Konieff. Ce dernier est connu pour son apparence et son comportement obstinés du style bouledogue. Le premier représente l'élite des académies militaires soviétiques.

Tout près de ces deux officiers supérieurs viennent différents inspecteurs généraux de l'armée rouge. Le maréchal Bogdanoff commande toutes les formations blindées. Son chef d'état-major est le colonel général Salamantine. Attaché à son état-major en tout premier lieu se trouve le maréchal Rotmistrov connu sous le nom de « de Gaulle » des blindés soviétiques. Il est l'auteur d'un traité fameux sur l'« emploi des tanks » dans la guerre de montagne. Il a également écrit d'autres traités militaires.

L'artillerie, qui joue un rôle de toute première importance dans l'armée rouge et qui maintient la réputation spéciale qu'elle avait déjà dans l'armée tsariste, est dirigée par deux maréchaux, Voronoff et Iacovleff. Ce dernier a de fortes attaches dans les cercles intérieurs du Kremlin et auprès du chef de la N.K.V.D. Béria.

L'inspection de l'infanterie est rattachée aux forces de terre et à leur commandant en chef. Les services techniques n'ont pas d'inspecteur. L'entière organisation, ainsi que son personnel, à l'exception peut-être du maréchal Iacovleff, est entièrement non politique, l'éducation des troupes est laissée aux Commissaires politiques et aux directives émanant directement du Kremlin. Cependant, cet endoctrinement politique

unilatéral s'explique par l'existence du maréchal Boulganine.

Boulganine occupait jusque tout récemment un rang ministériel. Il commande maintenant « le front occidental » qui comprend les meilleures troupes soviétiques ; sa nomination est extrêmement récente : quelques semaines. Cet officier possède une instruction politique particulière. Il est lui-même l'un des familiers les plus intimes du Kremlin.

Pendant un temps, l'équivalent du maire de Moscou, ce membre du parti aussi éprouvé qu'expérimenté est l'un des seuls qui ose braver des hommes aussi puissants que Béria et Molotov avec lesquels il n'est d'ailleurs pas dans les meilleurs termes. S'il n'est pas doué de l'intelligence la plus vive, son courage personnel est au-dessus de toute question, de même d'ailleurs que sa capacité d'absorption pour l'alcool. C'est Boulganine qui, bien qu'étant maréchal de l'armée rouge lui-même à cette époque, avertit Staline des dangers que présentait la popularité croissante du maréchal Zoukoff. Ceci eut pour effet de faire rétrograder ce dernier à des postes de commandement beaucoup moins importants que ceux qu'il avait occupés entre 1941 et 1945. Boulganine paraît un des successeurs possibles de Staline, bien que ses manières brusques et peu courtoises lui aient attiré un certain nombre d'ennemis puissants. Ces ennemis, chose curieuse, se trouvent plutôt dans les rangs des civils appartenant au gouvernement soviétique que parmi ceux de l'Armée rouge.

En dehors de cette classe d'officiers supérieurs, le corps des officiers de l'Armée rouge comprend les différents commandants en chef de groupes d'armées. Ceux-ci, suivant la position géographique de leur Q.-G., dirigent également les districts militaires de l'U.R.S.S., cette fameuse Vojenni Okroug qui recrute, équipe et entraîne les énormes formations de réserves de l'armée régulière.

Le premier groupe d'armées est commandé par le maréchal Meretzko, dont le Q.-G. est à Leningrad. Il comprend huit

divisions de fusiliers, une division de cavalerie, et une section d'état-major général, détachée de l'organisation principale de Moscou.

Cette section d'état-major s'appelle la section scandinave, commandée nominalelement par le général Krouglikof, qui vient des forces rattachées au ministre de l'Intérieur, c'est-à-dire au chef de la N.K.V.D. Béria. Ceci explique pleinement la nature de cette section. Les plans de mobilisation de ce groupe d'armées s'occupent des groupes stationnés en Allemagne orientale, dans les Etats Baltes et en Pologne. Ils peuvent mettre en mouvement des troupes entraînées en 24 heures, et augmenter leur puissance effective en un temps de mobilisation plus court que celui que prévoient tous les autres districts militaires d'U.R.S.S.

Le deuxième groupe d'armées est commandé par le maréchal Timochenko. Son Q.-G. est à Minsk. Il contrôle un certain nombre d'importants Q.-G. secondaires : Kaliningrad (l'ancien Kœnigsberg) commandé par le général Guarbatoff, le commandant en chef des forces polonaises, maréchal Rokossovski, enfin les forces de Tchécoslovaquie. *Tout commandant du deuxième groupe d'armées en cas de guerre serait général en chef sur le « front occidental »*. Il est douteux que Timochenko occupe le poste dans ce cas, car il est beaucoup trop populaire. Le maréchal Boulganine pourrait alors occuper ce poste, mais il paraît douteux qu'il soit capable de diriger le plus puissant groupe d'armées de l'Armée rouge.

Le district militaire de Minsk retournerait en cas de guerre à son rôle de Vojienni Okroug, c'est-à-dire de zones de recrutement pour les réservistes et volontaires de Russie Blanche. Ce groupe comprend dix divisions de fusiliers et trois divisions de cavalerie.

Le troisième groupe d'armées est commandé par le colonel Greczko. Son Q.-G. est à Kiev. Ce groupe d'armées contrôle

un autre groupe d'armées de moindre importance, sous le commandement du colonel général Kourazoff et stationné dans les Balkans. Les plans de mobilisation en cas de guerre sont à peu près identiques à ceux du deuxième groupe d'armées de Minsk. Le groupe comprend 17 divisions de fusiliers et six de cavalerie. C'est ce groupe qui a été donné au maréchal Zoukoff, lorsque sa popularité eut causé à Boulganine tant de soucis. Un important commandant local à l'intérieur de ce groupe est le général Puchov, qui, lui, n'est pas très populaire.

Le quatrième groupe d'armées est commandé par le maréchal Bagramian, son Q.-G. est à Tiflis. Son groupe est responsable de toutes les opérations militaires contre le Moyen Orient en cas de guerre, sa puissance en temps de paix est relativement faible : six divisions d'infanterie, deux de cavalerie. Cependant, deux districts de réserve très importants viendraient ravitailler ce groupe en cas de guerre ; ce sont les commandements de réserve du Caucase nord et du Transcaucase.

Le cinquième groupe d'armées a son Q.-G. à Tachkent. Ce groupe fait face aux Indes et à l'Afghanistan. Son handicap est le manque de communications latérales. C'est-à-dire de la mer Caspienne au Tibet. Les communications nord-sud sont fournies par le chemin de fer Turksid, qui, terminé il y a vingt ans, dessert une partie de la Russie d'Asie et la relie à l'ouest. Depuis 1945, un système vertical de communications a été mis au point. Il est presque complètement réservé à des buts stratégiques. C'est un chemin de fer partant de Trasnovosk sur la mer Caspienne en face de Bakou, jusqu'à Mary (anciennement Merv) et dont une branche va droit vers le sud jusqu'à la frontière Afgane, en face de Herat. La ligne principale continue vers l'est sur Chardzon, Boukhara, Samarkande, Leningrad, Kokand, jusqu'à Osch, dans la République Kirghise tout près du Plateau de Pamir. Ces trois branches

se dirigent vers l'Afghanistan et l'Inde. L'établissement de ce système ferroviaire a permis à ce groupe d'armées de se concentrer et de pouvoir ainsi compter sur des mouvements rapides plutôt que massifs. Voilà pourquoi seules cinq divisions d'infanterie et trois divisions de cavalerie y sont stationnées. Les réserves recueillies dans cette zone vont en Europe, où elles forment des régiments de choc.

Le sixième groupe d'armées est commandé par le maréchal Malinovski, dont le Q.-G. se trouve à Tchita, entre le lac Baïkal et la Mandchourie. Contrairement aux autres groupes d'armées ce groupe reçoit l'appui d'autres armées rouges au nombre de trois. Ce sont : la première armée Drapeau Rouge, dont le Q.-G. est à Vladivostok et qui couvre la zone comprise entre le port et Nikolsk. Ensuite, la deuxième armée Drapeau Rouge, couvrant la zone Kabaroff, Blagovestchensk. Enfin, la troisième armée Drapeau Rouge, couvrant depuis l'Amour jusqu'au lac Baïkal, et comprenant le commandement de Mongolie extérieure, située à Culan Bator. Ce groupe d'armées est complètement indépendant de la Russie occidentale pour son ravitaillement et ses fournitures. La politique de colonisation très fortement poussée dans cette zone, la destine également à être composée de soldats recrutés en Russie Sibérienne. Les officiers et les hommes s'établissant dans cette zone reçoivent des privilèges spéciaux. Les mesures économiques très strictes pour tout le reste de la Russie sont même quelque peu relâchées. Il n'est pas étonnant qu'un nouveau type d'officier russe apparaisse dans ces unités d'Extrême Orient. Il craint moins ses commissaires politiques, car il sait que la main du Kremlin est loin et ne peut pas toujours atteindre Tchita. Il est typique de voir que le général qui commande Kabaroff reçut un jour l'ordre de réparer et d'élargir la Ligne Tochtka, ligne de fortifications allant tout au long de la frontière Mandchoue. Il décida d'ignorer simplement cet ordre dans son lointain Tchita, sachant que le maréchal

Malinovski n'en était pas l'auteur, mais qu'il avait été signé par quelque bureaucrate de Moscou, lequel avait oublié que la Ligne Tochtka avait été à l'origine construite contre les Japonais en 1932, et qu'elle était dans un tel état de délabrement qu'il ne valait plus la peine de la réparer.

Le groupe comprend douze divisions d'infanterie et quatre divisions de cavalerie. Son recrutement vient de deux districts militaires. Ce sont les territoires maritimes de la côte faisant face au Japon et le district Tchita-Kabaroff. Ceci porte ces effectifs de mobilisation à trois fois sa force actuelle, mais il lui faut un certain temps pour les mobiliser.

En plus de ces six groupes d'armées, l'U.R.S.S., possède les districts militaires suivants :

Moscou : 12 divisions

Oural : 8 divisions

Volga : 6 divisions.

Plus un commandement de l'Arctique, entièrement indépendant, et dont nous nous occuperons plus loin.

Les 26 divisions de service actif, ainsi mentionnées, représentent la masse de manœuvre qui doit jouer un large rôle dans les plans stratégiques soviétiques.

Ceci donne pour les forces de terre de l'U.R.S.S. environ 90 divisions d'infanterie et vingt divisions de cavalerie ; à ceci doit s'ajouter un soutien d'artillerie organisé en 35 divisions, ce qui donne 165 divisions, ou deux millions d'hommes. Comme on l'a vu, les différents groupes d'armées peuvent rappeler d'immédiates réserves de premier rang, sans faire encore appel à la mobilisation générale, et ainsi obtenir quatre-vingt divisions supplémentaires pour lesquelles l'équipement, les fournitures, et les officiers sont immédiatement disponibles. La plus grande partie de ces imposantes divisions est déjà sous les armes et son intégration à l'Armée rouge est prévue pour dès avant le commencement des manœuvres de printemps.

Tout observateur sérieux de la politique militaire soviétique doit mettre cette première réserve au rang d'une force immédiate et ne pas la compter comme une réserve stratégique ou potentielle.

Considérant que la flotte soviétique possède 300 000 officiers et hommes, et que l'aviation en compte 750 000 il serait plus exact d'estimer à 4 000 000 hommes les effectifs que l'U.R.S.S. possède sous les drapeaux, plutôt que de dire comme il est d'usage de le faire dans les milieux responsables en Europe ou aux U.S.A., que les effectifs soviétiques atteignent deux millions à l'heure actuelle.

V. L'ARMEMENT ET LE RAVITAILLEMENT DES TROUPES

Un énorme organisme étroitement centralisé : « l'organisation des arrières », est l'unique responsable des fabriques d'armements, de l'équipement, des transports, et de l'administration des forces armées soviétiques. Alors que les ministères de l'Industrie lourde et de l'Industrie légère produisent le matériel d'armement et que de nombreux autres ministères apportent leur contribution à l'Armée rouge, l'« organisation des arrières », dicte à tous les ministères civils de l'U.R.S.S., ses directives.

Ce gigantesque organisme tentaculaire est dirigé par le général Chrulev, qui, ailleurs, occupe un poste ministériel au gouvernement, mais qui est aussi le personnage officiel le moins envié de toute la hiérarchie. Immédiatement, sous les ordres de ce général, trois experts importants assument des directions. Ce sont :

le général Goredenko (construction des tanks, section des fournitures).

Le général P. A. Degtyarov (armes de petit calibre, armes automatiques, munitions). Lorsque la dernière guerre éclata, cet officier était fonctionnaire civil. Il reçut immédiatement

son rang actuel, et a toujours été considéré comme une autorité internationale dans son domaine.

Le général Kostikov, du Corps des ingénieurs, qui est à la tête de la section ultra-secrète des « armes spéciales ». C'est à cette section que les Russes doivent un certain nombre de leurs armes secrètes pendant la dernière guerre. C'est aussi Kostikov qui voit tous les rapports des services de renseignements militaires et politiques de l'U.R.S.S. sur les armements des puissances étrangères.

Armes de petit calibre : L'équipement standard est le fusil Mossin-Nagah, modèle 1939. C'est un fusil très robuste et de fonctionnement très simple, dont le chargeur est de cinq balles. Il y a ensuite le fusil automatique Degtyarov qui tire 47 balles, et aurait, dit-on, un maximum théorique de 500 coups par minute, ce qui semble pratiquement impossible.

Armes lourdes d'infanterie : le matériel principal est toujours la mitrailleuse lourde traditionnelle de 7,65 à refroidissement par eau, modèle 1912, portée sur un chariot par deux hommes. Une mitrailleuse légère plus moderne et du même calibre remplace progressivement la précédente, qui est destinée à équiper les formations de réserve. Le groupe de combat possède un mortier de 50 mm. et la compagnie plusieurs mortiers de 60 mm. Le bataillon d'infanterie possède une unité de mortiers de 78 mm. et le régiment, un détachement équipé de mortiers de 120 mm.

Il y a également un fusil antitanks, qui a plus d'effet moral que pratique, mais les canons de vingt et 45 mm. à la fois antitanks et antiaériens, du type Bofors, sont maintenant classés comme batteries de « canons d'infanterie ».

Artillerie : Afin de maintenir un rythme de production convenable et facile, la masse de l'artillerie dont est équipée l'armée rouge, consiste en deux calibres : 122 mm. et 152 mm. Chacun de ces deux types produit à la fois en howitzer et en

canons à longue portée. On trouve ensuite un canon d'assaut de 220 mm. dont un bon nombre ont été abandonnés par les armées chinoises de Mao Tse Tung en Corée, et que les experts militaires américains examinent actuellement avec une grande attention. Enfin, les Soviétiques disposent d'un canon de très gros calibre, utilisé comme pièce de siège. La qualité des canons et de leurs munitions est, comme elle l'a toujours été en Russie, excellente.

Tanks : le tank du type 1941, nommé Elim Vorochilov, a été largement remplacé par un tank plus lourd, le T 44, char de 40 tonnes, portant un canon de 85 mm. Il existe un tank plus lourd encore et d'emploi courant, le Joseph Staline, Mark 3, qui porte un canon de 122 mm. et un blindage de 150 mm. Le tank le plus lourd de l'armée soviétique est un 60 tonnes, porteur d'un canon de 150 mm. Ce tank est plus lourd qu'aucun de ceux que possèdent actuellement les puissances occidentales, mais bien qu'on le dise fabriqué maintenant en série, il semble que certains défauts fondamentaux n'aient pu être corrigés par le général Goderenko et ses spécialistes. Les munitions sont limitées à 22 coups et sont si encombrantes que la charge et le projectile sont séparés et doivent être chargés dans la culasse individuellement. Ceci donne au tank un rythme de tir très lent.

Les unités arctiques sont équipées de traîneaux blindés mus par un moteur à hélice capable de donner à l'ensemble une vitesse de 100 km. à l'heure avec quatre hommes de charge mais peu d'armement.

Le Corps des ingénieurs : ce corps a à son honneur d'avoir réussi à faire face aux demandes de l'armée sans pour cela avoir droit à des allocations spéciales d'acier pour la construction des ponts. La hache, la scie et le bois sont les matériaux principaux avec lesquels il travaille et, malgré cela, les résultats sont étonnants.

Cet équipement assez primitif est néanmoins un handicap pour l'armée soviétique. Un officier de pionniers dans un pays d'occident assistant au travail de ses collègues russes, dans une garnison de province, s'imaginerait transporté au milieu du siècle dernier.

Le Corps des transmissions : Le moyen de communication standard pour les petites unités de l'armée soviétique est le messager. Le corps des transmissions est donc la branche la moins efficace de l'Armée rouge. L'équivalent en camions, radio, postes portatifs etc... est inconnu, sauf à l'échelon du Q. G. de division. Il n'est pas rare de voir cinq tanks soviétiques se suivre de près, car celui qui les conduit est le seul à avoir un poste de radio qu'il utilise pour garder le contact avec l'échelon supérieur. Il communique alors avec le reste du groupe de tanks par le moyen de signaux visuels, d'habitude sémaphoriques.

Le Corps des transports : Les transports motorisés n'existent dans l'armée soviétique que pour porter les munitions et l'essence. Ce qui signifie que l'armée tire de chaque camion un kilométrage important aux dépens de l'existence même de ces camions. Le soldat russe doit s'en remettre à lui-même pour la nourriture et le confort lui est ignoré. Le camion du type standard est copié sur le type Ford de 1932, fabriqué en Sibérie. Une part importante est jouée par la traction hippomobile. Ce dédain pour le transport mécanique est poussé si loin que d'entières manœuvres ont été basées sur la supposition que les chemins de fer ne seraient pas disponibles. En conséquence, les opérations de l'armée russe peuvent s'effectuer dans les directions les plus inattendues, et même dans des pays dépourvus de routes créant ainsi à l'armée rouge une complète indépendance des moyens de transport. Depuis 1945 cependant, l'état-major russe a souvent nuancé ses théories traditionnelles des transports avec quelques idées

occidentales principalement allemandes. Sans exception ces innovations ont été des échecs désastreux et on s'attend à ce que l'Armée rouge retourne à ses conceptions primitives, mais chevronnées par l'expérience.

Le Corps médical : Le personnel de cette branche est moins nombreux que celui qu'on affecte à la remise en état de l'équipement après une bataille. L'argent et le matériel mis à sa disposition sont aussi plus faibles que dans tous les autres secteurs de l'Armée rouge. Un soldat soviétique hospitalisé en temps de guerre ou de paix, reçoit automatiquement la ration la plus faible de nourriture qui soit prévue. Les instruments médicaux sont bons, mais les produits pharmaceutiques n'approchent jamais du degré qu'ils ont atteint en occident. L'entraînement des médecins est excellent et très avancé. Néanmoins, il est difficile de faire une différence autre que de taille, entre un poste de premier traitement, un hôpital provisoire et un hôpital définitif.

La politique générale de l'« organisation de l'arrière » porte l'accent sur la quantité. La qualité ne vient que très loin ensuite. Tout essai pour renverser cet ordre n'a donné que des échecs. Il y a deux exemples frappants de dates récentes. Peu de temps après la 1^{re} guerre russo-finlandaise de 1940, des ordres pour une réorganisation spéciale des divisions formant les forces d'assaut furent donnés à l'armée. Les Russes ne tardèrent pas à connaître un de leurs pires échecs. Il semble également que des méthodes nouvelles appliquées à l'« organisation de l'arrière » pendant les manœuvres d'Allemagne orientale en 1950, non seulement n'eurent pas l'effet désiré, mais encore réussirent à paralyser presque complètement l'armée.

Malgré la prétention parfois émise par les Russes suivant laquelle ils auraient reconstruit en Russie occidentale un certain nombre d'usines, soit détruites, soit hâtivement transférées derrière l'Oural, 70 % de l'industrie d'armement

reste en Sibérie. Ceci exclut la section spéciale d'industrie responsable des armées d'Extrême-Orient. Des usines de valeur considérable pour la propagande, telles que Stalingrad, ont été bien entendu reconstruites sur des ordres spéciaux de Staline, mais leur production en tanks est négligeable, si on la compare à celle de centres sibériens comme Magnitogorsk, où en 1949-50, 12 000 tanks et véhicules blindés ont été construits. Ceci est la survivance de cette politique constante consistant à ne pas exposer des industries capitales à la destruction pouvant venir d'Europe occidentale.

VI. LE COMMANDEMENT ARCTIQUE

Cette branche, la plus récente de l'Armée soviétique, est aussi la plus secrète. Il s'agit du commandement arctique sous la direction du général d'aviation M. Gromov. Son Q. G. est à Moscou. C'est probablement ce qui se rapproche le plus dans le système soviétique du Corps des commandos fait en Angleterre sous les ordres de Mountbatten, et bien que les Russes y aient incorporé beaucoup moins de forces navales que les Anglais. Comme on le verra, ce commandement n'est en rien une expédition destinée à la recherche des ours polaires ou des esquimaux.

Le général Gromov, connu comme aviateur, passa la 2^e guerre mondiale aux Etats-Unis, où il eut maintes occasions d'étudier les méthodes américaines. D'après ses observations personnelles il écrivit un traité ultra-secret sur la force aérienne des U. S. A., leur production aéronautique. Ses connaissances précises firent du général un individu fort intéressant pour le Kremlin, autant que pour l'état-major général soviétique. D'après ses conseils, on étudia d'abord les routes navales de l'Arctique. La Russie peut maintenant se vanter d'avoir une chaîne continue de ports militaires et de petites bases au long de cette route. Gromov s'arrangea ensuite pour élargir la base de transport sibérienne d'Anadyr, bien au-delà de

son statut L1942-45. Il reçut l'appui d'un certain nombre de puissants brise-glaces, capables de maintenir ouvertes quelques-unes des bases les plus importantes au-dessus du 75° de latitude. Partout où il y a de l'espace et personne pour s'y opposer ! La Russie progresse et ne veut voir dans une frontière polaire rien de plus qu'une aventure hardie dans le froid et la neige. Mais, ayant quatre grandes bases pour d'éventuelles opérations aériennes par dessus le pôle nord, l'U.R.S.S. possède la route la plus courte vers le Canada et les zones industrielles américaines.

Ce sont : Sukharnoe, sur le golfe de Kolinski (Sibérie nord-est), Nordvik, en face de la péninsule de Tahimir.

Dudinka sur le golfe du Yenissei.

Lagernoe, en Nouvelle Zemble.

En outre, existent également les bases bien connues de Mourmansk, et d'Arkangelsk, qui admettent les bâtiments étrangers et sont ouvertes aux inspections. Elles ont par conséquent perdu leur importance militaire.

Le commandement Arctique consiste en une division sous le commandement du général Gromov. Cette division a une brigade de parachutistes, une brigade d'infanterie aéroportée, une brigade spéciale de saboteurs aéroportée, et une unité de renseignements. La section de bombardiers stratégiques attachée à ce commandement n'est rien de plus qu'une escadrille, destinée à donner au général Gromov le matériel avec lequel il exerce ces hommes pour les rendre prêts à toute éventualité. Il n'y a actuellement que quelques petites escadrilles de moins de 200 avions.

Comme il est d'usage dans tant de domaines nouveaux de l'armée russe, le personnel scientifique est l'instigateur de la chose. En l'occurrence c'est un professeur allemand, le docteur Otto Schmidt, qui en 1937 atteignit le pôle Nord avec 4 bombardiers soviétiques, et, en récompense, fut fait héros de l'union soviétique, malgré son origine teutonne.

L'équipement arctique, prétendument amélioré, produisit

plus tard la débacle finlandaise de 1940. Réellement amélioré, c'est maintenant l'équipement standard des troupes à la disposition de Gromov. Il n'y a aucune raison de croire que les grandes manœuvres américano-canadiennes dans l'Arctique et leur résultat aient été connues en détail de Gromov, pour qu'il la décide. Il est l'avocat le plus déterminé d'une offensive aérienne par-dessus le pôle, et a donné au Kremlin l'assurance que ces plans prévoient l'emploi de l'aviation à un degré qui neutralisera le Canada et les U.S.A. Il a été si loin qu'il est arrivé à soutenir que la marine de surface soviétique pourra s'aventurer sur la côte atlantique des U.S.A., à l'abri d'une protection aérienne tellement efficace, qu'elle pourra neutraliser l'opposition des avions américains.

Bien informé sur les contrepréparations de ses adversaires possibles, Gromov n'est pas aussi sûr de son fait quand il parle de l'Angleterre. Il sait que les nouveaux porte-avions de la flotte anglaise sont capables d'opérer dans les plus sévères conditions polaires, et pourraient envoyer leurs escadrilles dans les flancs de son dispositif et contre les bases soviétiques où on les attend le moins. La flexibilité de ce type de défense contre lui a poussé Gromov à demander que les deux porte-avions de la marine rouge soient reconditionnés pour le service actif et que l'un d'eux lui soit affecté. La décision du Kremlin sur ce point est attendue pour les premiers mois de 1951.

Gromov a demandé d'obtenir le contrôle partiel dès maintenant de l'aéroflot (flotte aérienne de transport soviétique) qui actuellement fonctionne sur 75 000 km. de routes aériennes en U.R.S.S., de manière que des manœuvres puissent être synchronisées et que cette aéroflot soit préparée à jouer un rôle plus précis dans la défense nationale. Car, dans l'esprit de Gromov, la défense signifie la guerre arctique. Cette demande s'est heurtée à l'opinion de l'important général Kolovanov, chef de l'ADD (abréviation russe pour l'aviation à longue portée ou aviation stratégique.) En effet, l'ADD réclame

tous les avions destinés à maintenir des communications entre les bases stratégiques. D'ailleurs, son chef n'est nullement convaincu que le pôle Nord serait la seule direction pour attaquer les U.S.A. et le Canada.

Ce conflit dure depuis plus d'un an, et on pense qu'il sera résolu dans le courant de l'année. Le maréchal Staline, qui a appris de son fils commandant l'aviation à courte distance des rumeurs sur ces discussions, a préféré s'abstenir de toute interférence directe, et a ordonné à son fils de suivre son exemple. (Le *général* Staline n'est en fait pas du tout populaire parmi ses collègues officiers). Le maréchal Astakov, chef de l'administration centrale de l'aviation, a donc été chargé de formuler des conclusions.

La discussion entre le commandement arctique et le commandement stratégique est actuellement l'une des disputes interservices dont le public russe a pu discerner le retentissement. Elle n'a pas encore été réglée par disparition prématurée d'un des protagonistes et par des funérailles nationales.

M. E. HART
